



Cahiers de littérature orale

65 | 2009

Autour de la performance

L'espace en littérature orale africaine

Quelques réflexions méthodologiques autour des indices spatiaux

Ursula Baumgardt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clo/1136>

DOI : 10.4000/clo.1136

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 111-132

ISBN : 978-2-85831-182-8

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Ursula Baumgardt, « L'espace en littérature orale africaine », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 65 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1136> ; DOI : 10.4000/clo.1136

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'espace en littérature orale africaine

Quelques réflexions méthodologiques autour des indices spatiaux

Ursula Baumgardt

- 1 La notion fondamentale et polysémique d'espace est analysée selon des points de vue disciplinaires multiples. En linguistique africaine, on l'a étudiée dans des travaux récents sous l'angle de la *deixis* (en wolof, Robert, 2006) ou de l'expression de la localisation (en peul, Diallo, 2006), et plus généralement par rapport aux catégories cognitives (Robert et Hickmann, 2006). Élément constitutif du texte littéraire, cette notion, thème central de l'ouvrage classique de Gaston Bachelard *La Poétique de l'espace* (1957), est abordée plus récemment dans une perspective comparatiste et en termes d'« *espace littéraire* » sans lequel le texte n'a pas de vie, car il l'accueille et permet sa lecture (Garnier et Zoberman, 2006). D'autres études récentes sont focalisées sur l'analyse de cette notion dans un cas précis, comme *La poétique de l'espace dans la littérature arabe moderne* (Hallaq, Ostle, Wild, 2002), ou sur un espace particulier dans les textes d'une époque, à savoir le Sahara dans la littérature de l'ère coloniale étudié par Rachel Bouvet dans *Pages de sable – Essai sur l'imaginaire du Désert* (2006). L'espace est par ailleurs un domaine retenu par la Société française de littérature générale et comparée (SFLGC) qui lui a consacré plusieurs manifestations, dont un congrès en septembre 2001 (Limoges) intitulé *Littérature et espaces*.¹ L'un des éditeurs des Actes, Bertrand Westphal, met au centre de ses préoccupations la question de l'espace dans son approche géocritique, en étudiant, par exemple, l'incidence d'un lieu sur la production littéraire. Un angle différent consiste à définir l'espace comme une catégorie analytique permettant d'étudier la structure des œuvres littéraires, en l'occurrence le roman africain (Paravy, 1999 ; Dulucq et Soubias, 2004). Signalons encore le Séminaire Intersémiotique de Paris (Paris IV-Sorbonne) qui a consacré ses travaux en 2008 à la question *Sémiotique de l'espace, Espace et signification*.
- 2 Face à cette profusion d'approches – non exhaustives – on constate l'absence quasi totale de travaux sur l'espace en littérature orale, exception faite du numéro 39-40 des *Cahiers de littérature orale* consacré aux « Autres mondes » et du volume du *Journal des Africanistes* (2009)².

- 3 Plusieurs raisons relevant à la fois des orientations méthodologiques et des particularités textuelles peuvent expliquer cette situation. En effet, axées sur la lecture, la réception et la diffusion de la littérature, certaines des approches mentionnées plus haut ne sont pas immédiatement opérationnelles pour l'analyse de la littérature orale. Par ailleurs, les travaux en littérature orale *africaine* ont porté pendant longtemps prioritairement sur des questionnements anthropologiques ainsi que sur la problématique des représentations culturelles (Derive, 2008, 363-382), des thématiques induites par de nombreux textes oraux qui, de prime abord, n'accordent qu'une importance réduite à l'espace et, par exemple, n'en donnent que rarement des descriptions³. Cette donnée s'explique à son tour – partiellement – par la particularité de la situation de communication en littérature orale. Celle-ci produit le texte dans le contexte d'un « nous culturel » créé à travers la réunion de l'énonciateur et du public dans le même espace/temps de la performance partagé par tous (Baumgardt, 2008, 47-73).
- 4 Cependant, la place apparemment réduite accordée à l'espace par la littérature orale doit être relativisée à plusieurs niveaux et doit être différenciée selon les genres littéraires. Ainsi, l'épopée est-elle généralement inscrite explicitement dans un espace donné qui est nommé (l'Empire du Mali dans l'épopée de Soundjata, le Kounari ou le Mâssina dans l'épopée peule, par exemple). Dans ces textes, l'espace est évoqué de manière explicite dans une perspective d'agrandissement épique qui obéit au raisonnement sous-jacent suivant : plus l'espace est vaste, plus le pays est important ; plus les déplacements sont longs, plus le héros épique est méritant (voir, par exemple, l'épopée peule de Ham-Bodêdio).
- 5 Le traitement hyperbolique et l'identification réciproque de l'espace et du héros épique occupant un territoire politique bien défini se distinguent clairement de la façon dont l'espace est abordé dans d'autres genres littéraires. Ainsi, dans le conte, l'espace est nettement moins marqué, ce qui est probablement lié au fait que ce genre est appelé à circuler dans plusieurs aires culturelles plus ou moins proches, d'où un ancrage géographique peu explicite.
- 6 La réflexion présentée ici cherche, à partir d'exemples tirés de contes peuls du Nord-Cameroun, à dégager quelques indications méthodologiques à propos du traitement de l'espace dans le conte : comportant peu d'éléments spatiaux, il pose de ce point de vue des questions intéressantes et peut-être transposables à d'autres genres littéraires. Celles-ci illustrent à leur tour l'intérêt de l'espace en littérature orale. Je ne propose donc pas d'étudier l'espace de la performance ou un espace particulier (la brousse par exemple), ni de prendre en considération les relations entre l'expression de l'espace et du temps⁴, mais je citerai quelques exemples d'occurrences pour réfléchir au fonctionnement des données à partir des résultats de l'analyse d'un espace spécifique déjà effectuée (Baumgardt, 2000, 43-62). Ma réflexion se construit ainsi par des va-et-vient entre deux niveaux : les contes du corpus, et la définition de ma démarche analytique.

L'espace dans le conte

- 7 L'analyse de l'espace ne peut se faire – cela va de soi – que si l'on dispose de suffisamment de données textuelles relatives à cette notion qui ne se présentent souvent que sous forme d'indices. Or, les textes individuels de genres brefs comme le conte n'en

contiennent très souvent qu'une quantité limitée, ce qui explique sans doute le peu d'intérêt qu'accorde l'analyse littéraire à cette question.

- 8 Plusieurs facteurs m'ont amenée à m'intéresser à ce domaine non abordé auparavant. En effet, dans un premier temps, j'ai étudié l'espace dans un roman africain francophone (1985, 16-67)⁵. J'ai travaillé par la suite sur un corpus de soixante contes d'une conteuse peule⁶. Par ailleurs, j'étais convaincue que l'analyse de la littérature orale pouvait s'inscrire dans une perspective de littérature générale et permettre d'aborder tous les domaines à condition d'avoir défini la spécificité de l'oralité. L'espace en littérature orale s'est donc dégagé comme un niveau d'analyse pertinent à travers l'unité textuelle riche et homogène que constitue le répertoire de la conteuse Goggo Addi. J'aurais sans doute été moins sensible à l'interrogation sur l'espace si j'avais travaillé sur un recueil mélangeant des contes africains traduits de différentes langues sans précision sur l'origine des textes, par exemple. Or, selon mon observation, une quantité relativement importante de textes brefs provenant d'un même énonciateur constitue un corpus suffisamment étendu pour établir la structuration et les représentations de l'espace ainsi que l'inscription des textes dans le contexte spatial hors-texte, pour ne citer que ces aspects. Par conséquent, à condition de disposer d'un corpus important et de décrire les facteurs qui en déterminent l'homogénéité (énonciateur individuel, groupe d'énonciateurs, époque, région, langue), ce type d'analyse peut apporter des éclairages sur des aspects de prime abord insoupçonnés.

Relevé des indices spatiaux

- 9 En observant attentivement les contes pour relever les indices spatiaux et en analysant leur fonctionnement, on s'aperçoit que certains marqueurs ne se rapportent pas directement à l'espace, mais interviennent tout de même à ce niveau de manière **indirecte**, alors que d'autres sont **explicites**.
- 10 Ces derniers sont rares et ne figurent pas dans tous les textes. Dans le répertoire que je prends pour exemple ici, ils comprennent, entre autres, des ethnonymes (Haoussa, Kanouri), des noms de pays et/ou de régions (l'*Aadamaawa*), ou encore des noms de villes (Kano, Ngaoundéré), voire de quartiers (Bîbêmîré, quartier de la ville de Garoua). Ces indices situent l'histoire racontée par rapport au réel hors-texte, le Nord-Cameroun en l'occurrence. Cependant, ils coexistent avec des noms de pays imaginaires, ce qui construit une certaine proximité entre les deux sphères et pourrait correspondre au raisonnement implicite suivant : le fictif peut être proche du réel. Dans le cas du conte, cette coexistence spatiale renvoie au fonctionnement même du genre et on pourrait, de ce point de vue, reprendre la définition largement répandue qu'il s'agit d'une « histoire mensongère », mais en précisant qu'il évoque des questions bien réelles illustrées à travers la fiction.
- 11 Quant aux **indices spatiaux indirects**, ils sont très nombreux et remplissent des fonctions multiples, leur valeur première n'étant justement pas celle d'identifier la sphère géographique et culturelle dans laquelle se situe l'histoire racontée. Outre les facteurs déterminés culturellement comme l'habitat, l'habillement et la nourriture ou certains noms de personnages⁷, on peut citer l'exemple de l'environnement naturel, notamment la faune et la flore : le lion, l'hyène, la girafe et le baobab vont indiquer que le cadre spatial de l'action est la savane. De leur côté, des activités comme « travailler la terre aride avec une houe », « récolter du mil de saison sèche », « amener les troupeaux au pâturage », « étaler de la farine sur une natte pour la faire sécher au soleil » ou

« teindre des vêtements à l'indigo » ne relèvent pas de la culture matérielle d'une société donnée que l'on pourrait identifier par le truchement de ces seuls indices, mais renvoient cependant de manière plus ou moins précise à l'aire géographique et culturelle soudano-sahélienne. Par ailleurs, à l'intérieur de cette aire, on peut effectivement identifier des activités spécifiques de deux ou trois sociétés particulières, en l'occurrence peule pour ce qui concerne le troupeau et le pâturage, et haoussa ou kanouri pour la teinture à l'indigo, les autres activités n'étant spécifiques ni de l'une ni de l'autre des sociétés, mais communes à plusieurs populations.

- 12 Ces nombreux indices indirects passent généralement inaperçus dans leur fonction secondaire de marqueurs spatiaux, car l'écoute, comme d'ailleurs la lecture, est souvent focalisée sur ce qui se passe dans l'intrigue : la « Fille difficile » est-elle dévorée par son mari non humain⁸ ? Le prince, épouse-t-il l'orpheline ? Ils émaillent le corpus d'éléments microscopiques et polysémiques ; ils forment des faisceaux d'indices convergents qui assurent ainsi la cohérence globale des textes ; ils agissent sur « l'inconscient » du public en ce sens que l'on ne se rend pas forcément compte de leur présence. Je reviendrai sur cette question à la fin de l'article.
- 13 Les catégories des indices spatiaux que je viens de citer ne sont pas exhaustives. En effet, en fonction des textes analysés, le relevé des occurrences attestées dans un corpus donné et l'établissement des paradigmes des éléments textuels se rapportant à l'espace selon les critères « indices directs » et « indices indirects », peuvent faire apparaître des types d'indices supplémentaires. À ce niveau, il suffit de retenir que quel que soit le nombre de catégories qui se dégage, la prise en compte de la totalité des indices permet de s'interroger sur la façon dont ils interviennent dans l'organisation de l'espace.

Fonctionnement des indices

- 14 Dans de nombreux cas, l'espace est organisé selon des critères bipolaires, en « espace habité » *versus* « espace inhabité », auxquels s'ajoute parfois un « espace de transition » qui s'intercale entre les deux premiers. Ces espaces « réalistes », car inscrits dans le réel hors-texte sont complétés selon les cas par ceux qui relèvent du surnaturel, une ville souterraine gouvernée par un djinn du fleuve, par exemple.
- 15 Lorsque l'on s'interroge sur le fonctionnement des indices définissant ces espaces, il est nécessaire d'établir des relations entre les termes relevés dans les textes individuels brefs du corpus. Ces derniers ne contiennent souvent qu'un nombre limité d'indices dont il est difficile de saisir la spécificité puisqu'ils sont isolés. Ainsi, pour ce qui concerne l'espace habité par exemple, on peut trouver dans un texte la seule occurrence de « village ».
- 16 Or, le relevé complet dans l'ensemble du répertoire peut fournir une liste bien plus longue, comprenant des désignations comme « petit village », « ville », « capitale », « grande ville lointaine », « village de montagne » ou « village de culture » ; ceci facilite l'analyse ethnolinguistique du lexique utilisé, car les textes se complètent et se constituent réciproquement en environnement textuel à l'intérieur du corpus. Par ailleurs, un tel inventaire donne une première idée des différenciations internes de l'espace social. En effet, la taille différente des espaces habités renvoie à l'idée de hiérarchie sociale : ainsi, les textes ne mentionnent le palais royal que dans les villes (voir le paragraphe ci-dessous). Le « village de montagne », de son côté, fait allusion au fait historique que certains villages étaient habités par des non- Peuls. Quant au « village de

culture », il évoque une réalité sociale précise, celle des villages où des captifs cultivaient la terre pour les Peuls (Baumgardt, 2000, 253).

- 17 Comme nous venons de le voir, les espaces sont désignés et classés les uns par rapport aux autres par le biais de leur dénomination. Cependant, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas forcément nommés, mais simplement évoqués à travers l'action qui s'y déroule, par exemple le fait d'enterrer un mort dans un espace spécifique. Du point de vue méthodologique, il est par conséquent indispensable de ne pas se limiter aux seules occurrences linguistiques ; d'où l'intérêt du travail sur des textes, car de tels cas ne peuvent s'observer qu'en « contexte textuel » : dans l'exemple que je viens de mentionner, on pourrait très bien affirmer – à tort – que l'espace « cimetière » n'est pas attesté dans un corpus parce que le terme le désignant n'y figure pas.
- 18 Les espaces sont-ils déterminés par d'autres éléments que leur dénomination ? Les descriptions et les qualifications étant relativement rares, on peut s'intéresser à la façon dont l'espace habité est occupé. Ceci permet de déterminer l'accessibilité ou non d'un espace donné, critère fondant la distinction entre « espace privé » et « espace public ». Citons l'organisation de ce dernier qui comprend, dans le répertoire de Goggo Addi, le palais (saare laamiiḁo), la mosquée (juulirde), l'école coranique (janngirde), le marché (luumo), la place réservée à la danse (wamarde) et la décharge (jiddere). Pris ensemble, ces éléments disséminés à travers l'ensemble du répertoire esquissent une définition implicite de l'« espace urbain », nommant sous forme d'exemples ses composantes constitutives, essentielles et définitoires, et citant les espaces politique, religieux et économique ainsi qu'un lieu destiné aux réjouissances de la population. Le cas de la décharge est particulièrement intéressant, car cet espace n'est mentionné qu'à propos de parents qui avaient chassé leur fils et qui, devenus vieux, sont réduits à fouiller dans les déchets pour trouver de quoi manger. Il illustre le fonctionnement des indices spatiaux qui, s'ils désignent un lieu, expriment bien plus que ce qu'ils semblent dire, car ils interviennent dans la construction de la symbolique spatiale. En effet, l'exemple ponctuel renvoie à une idée plus générale que l'on peut expliciter par une paraphrase comme celle-ci : « qui maltraite son fils sera pauvre et isolé lorsqu'il sera vieux, il se retrouvera en marge de la société, là où ne vit personne d'autre ».
- 19 L'exemple cité permet de distinguer un deuxième niveau dans le fonctionnement de ces indices. En effet, après l'établissement des paradigmes spatiaux, on peut s'intéresser, dans les textes, à la répartition des occurrences sur l'axe syntagmatique⁹. Deux cas de figure sont attestés dans les matériaux observés : l'association d'un espace à un même type d'événement, comme dans l'exemple de la décharge, ou au contraire, l'illustration d'un même espace par des événements multiples et apparemment hétéroclites, comme pour le fleuve ou la brousse qui sont mentionnés dans un nombre très important de contes. Ainsi, le fleuve est un lieu de rencontre, soit de futurs conjoints, soit de conjoints déjà séparés ; mais il est également un lieu où se concrétise la séparation, car s'y réalisent la transgression des règles du mariage ou d'autres faits aboutissant à sa dissolution. Quant à la brousse, mentionnée plus souvent que le fleuve dans le répertoire dont il est question ici, elle est un espace où se déroulent des activités économiques¹⁰ et le cadre de vie plus ou moins passager de nombreux personnages. Lorsqu'elle est simplement traversée, elle est un espace peu marqué. Dans d'autres circonstances, en revanche, elle peut être un endroit où un personnage subit une épreuve, ou au contraire, qui lui sert de refuge (voir *infra* : 122-123 En observant les occurrences de « fleuve » et de « brousse » par rapport à leur répartition dans les contes du répertoire et par rapport à leur environnement

textuel, on s'aperçoit qu'elles renvoient à un dénominateur commun. Ainsi, le fleuve est potentiellement une frontière naturelle et un lieu de rencontres ponctuelles. Les actions qui s'y déroulent aboutissent à des transformations importantes de la situation des personnages lorsqu'il s'agit de décider la conclusion d'un mariage, voire à un changement irréversible si, au contraire, une épouse choisit de quitter son mari pour suivre un autre homme ; ce qui constitue une transgression majeure et entraîne une sanction définitive. On peut en déduire ceci : les personnages mentionnés dans le contexte du fleuve et prenant une décision importante¹¹ franchissent une « frontière ». Quant à la brousse, comme nous venons de le voir, elle n'est jamais lieu de vie permanent. Cependant, un séjour passager y est possible ; s'y opèrent des transitions plus lentes d'un état à un autre (maturation, réparation), d'où l'idée de « zone frontalière », moins clairement délimitée que le fleuve, plus perméable, mais avec qui elle partage l'idée de « frontière » : dans le premier cas, il s'agit de « franchir une limite » dans le sens de « passer d'un statut à un autre » (marié ↔ non marié) en réalisant éventuellement une transgression ; dans le second, il est plutôt question de « franchir une frontière interne », comprise comme « passage d'un état psychique à un autre » (souffrance → guérison). Par ricochet, les deux occurrences se rapportant à cette idée, « fleuve » et « brousse », donnent – en étant situées dans des contextes spécifiques – implicitement deux définitions légèrement différentes de la notion, illustrant par là les deux facettes complémentaires qui interviennent dans sa définition : la frontière peut se présenter comme une ligne précise, matérialisée et figée, mais elle peut également se présenter sous forme de zone frontalière sans délimitation claire.

- 20 À partir des exemples cités, on peut retenir l'explication plus générale suivante : les événements qui se produisent dans un espace donné évoquent une idée commune organisée par l'unicité de l'espace. Ils fonctionnent comme le déploiement d'autant de facettes illustrant cette idée dans une répartition précise, car chaque conte en montre un seul aspect. En d'autres termes, un sème, élément de sens associé ici à une unité narrative spécifique attestée dans une entité discursive identifiée, s'assemble¹² à autant de sèmes du même ordre exprimés dans des contextes comparables pour construire une notion.
- 21 L'intervention des indices spatiaux dans la construction de la symbolique de l'espace pose par ailleurs la question suivante : quel est le lien entre la symbolique construite au niveau du texte, et celle qui peut préexister au niveau extratextuel. En revenant sur l'exemple de la frontière, on peut préciser l'interrogation de la manière suivante : comment se situe la notion élaborée au niveau des textes – dont l'un des éléments fondateurs est la perméabilité – par rapport à sa définition au niveau de la réalité sociale ? Le texte intervient-il dans la définition existant en dehors de lui ? J'y reviendrai un peu plus tard.
- 22 La même question peut être envisagée dans une perspective inverse, allant cette fois-ci du hors-texte vers le texte : une symbolique forte et partagée dans une culture ou une aire culturelle donnée, agit-elle au niveau du texte par une sorte de transposition ou de transfert sémantique, alors que l'occurrence d'un indice dans le texte n'est que faiblement marquée ? Je ne citerai qu'un seul exemple pour illustrer la complexité de cette question. Il se construit autour d'une termitière qui abrite une ville dont le roi est un djinn. Le fils du djinn offre son soutien à un jeune homme, alors que celui-ci a été trahi par son ami. Pris isolément, ce texte pose effectivement la question de la valeur symbolique de la « termitière ». Or, dans un autre conte du répertoire, un espace différent remplit la même fonction : dans une « ville dans/sous un fleuve » dont le roi est un djinn, ce dernier aide une orpheline maltraitée par sa marâtre. On peut donc déduire que la

valeur symbolique de l'espace « termitière » est effectivement négligeable, car interchangeable avec un autre espace. Par contre, dans les deux cas, l'idée prégnante et commune est bien celle de l'« aide apportée par un djinn à une personne en difficulté », qu'il s'agisse d'un jeune homme ou d'une fille, que ce soit dans une termitière ou en milieu aquatique. On peut donc penser que la symbolique extratextuelle d'abondance et de prospérité, ainsi que l'association à des mythes d'origine dans plusieurs sociétés de l'aire culturelle¹³ n'apportent pas de sens supplémentaire à l'idée de « termitière » telle qu'elle apparaît dans ce conte. Par conséquent, il n'est certainement pas justifié de transposer la détermination générale dans le texte, selon une simplification établissant des relations d'identité : le terme X renvoyant à l'idée Y, il signifie Y dans le conte. Cependant, dans la réception du texte par un public connaissant plus ou moins intuitivement la valeur symbolique Y du terme X, celle-ci peut agir dans la compréhension du texte. À supposer que ce soit le cas, on serait dans l'exemple cité dans une constellation de renforcement réciproque des données textuelles et extratextuelles, l'idée commune étant celle d'abondance dans les deux contextes.

Quelques perspectives de recherche

- 23 Les exemples cités ouvrent plusieurs perspectives de recherche aussi bien sur le plan de l'analyse textuelle qu'au niveau théorique. Je ne reviendrai pas ici sur la structuration de l'espace à travers les déplacements des personnages (déjà abordé dans Baumgardt, 2000, 57-61) ; je ne retiendrai que deux aspects : la construction des représentations culturelles, et la valeur polysémique des indices spatiaux.

Construction des représentations culturelles

- 24 Le fonctionnement des indices spatiaux simples et disséminés dans les textes montre qu'en dépit de leur apparence, ils se constituent en unités complexes, aboutissant à l'élaboration de représentations culturelles intéressantes à plusieurs niveaux. Ils servent à créer un espace imaginaire situé par rapport à un espace hors-texte plus ou moins précis, comme je l'ai déjà mentionné¹⁴. Comment est organisé cet imaginaire et quel lien entretient-il avec l'espace hors-texte ? À quel niveau intervient la référentialisation¹⁵ ?
- 25 L'analyse de ce niveau de fonctionnement permet d'illustrer une donnée fondamentale implicitement mise en oeuvre par les textes : l'identité culturelle est liée à un espace donné, et l'espace en question intervient dans la définition de cette identité. Cette vérité universelle énoncée indirectement dans les contes du répertoire accorde à son tour une importance particulière à la performance, car celle-ci se réalise toujours dans un espace concret, lui-même porteur d'identité culturelle.
- 26 À partir de cette observation, on accède à une deuxième problématique liée à celle de l'espace définitoire d'identité culturelle, à savoir la circulation intra- et interculturelle des textes. La question qui se pose ici est la suivante : comment expliquer la présence d'un même motif narratif dans un même espace, mais dans des textes de cultures très différentes ? De nombreux travaux portent sur les représentations culturelles analysées en fonction du contexte¹⁶, cependant, à ma connaissance, on n'a pas d'étude précise sur la façon dont s'effectuent de tels passages en contexte d'oralité africaine¹⁷. Je signalerai à titre d'exemple un conte attesté dans deux cultures du Nord-Cameroun, mofu-gudur et peule, qui présente la même structure narrative, mais un traitement dissemblable d'une

même séquence. La différence concerne essentiellement dans le conte mofu-gudur le développement d'une séquence narrative et sa mise en scène détaillée qui se distingue radicalement de la présentation de la même séquence, mais selon un mode résultatif et l'évocation par allusion dans le conte peul (Baumgardt, 2003b). De cette manière, un matériau textuel attesté dans un même espace géographique et partagé par deux cultures très différentes est présenté selon les préférences au niveau des formes de l'expression littéraire, elles-mêmes liées aux identités culturelles respectives. À son tour, cette présentation participe de leur définition, mais sans que celles-ci ne soient jamais nommées, explicitées, expliquées.

- 27 Par ailleurs, de manière tout aussi indirecte, les textes construisent des représentations de l'espace dont ils participent, comme c'est le cas pour la distinction entre espace habité et inhabité qui renvoie à celle entre espace social et espace sauvage. Pour revenir sur l'exemple de la brousse que j'ai déjà mentionné, elle est parfois un lieu de refuge pour celui qui est poursuivi, voire chassé par la société. Le séjour constitue, certes, une transition entre deux étapes de la vie sociale, mais il a dans ce cas une incidence importante sur le personnage, car celui-ci y bénéficie d'une transformation réparatrice et trouve de l'aide. Pour ce personnage, la réparation physiologique équivaut à l'acquisition du statut d'adulte en tant que personne sexuée. Par contre, lorsque le séjour est motivé par un acte qui doit être caché parce qu'il est inadmissible, voire criminel, la brousse apparaît comme l'espace privilégié pour sa réalisation, et il importe peu si le temps passé est long ou non. C'est le cas des tentatives d'assassinat, organisées toujours pour que la mort intervienne dans la brousse proche, où la personne visée est amenée ou envoyée.
- 28 Au vu de ces exemples, on peut constater que les indices observés à différents niveaux et définissant les espaces « brousse », « fleuve » et « espace habité », convergent vers trois idées. La brousse, zone frontalière perméable, contiguë à l'espace social, permet aux personnages de guérir psychologiquement des blessures qui leur ont été infligées par les représentants de la société par excellence, les figures parentales ; d'où, à travers cet exemple, l'atténuation de l'idée de « frontière » comme séparateur des deux espaces, instaurée par ailleurs par les textes, et leur présentation comme étant proches, entretenant des liens étroits entre eux, permettant aux personnages de se rétablir (croissance, réparation) et de réintégrer l'espace social qui leur reste accessible. Quant au fleuve, frontière naturelle, matérialisée et nette, il est le lieu où se nouent et se dénouent des mariages entre des personnages pris individuellement, en dehors du réseau de relations sociales auquel ils participaient auparavant ; d'où la relativisation du mariage présenté par ailleurs comme un acte social, et l'introduction de l'aspect subjectif et individuel dans un domaine qui, sur le plan de l'explicite, le nie bien souvent. Enfin, concernant l'espace habité et social, il apparaît comme une vaste entité non délimitée, ouverte sur l'extérieur, caractérisée par l'inexistence d'une frontière au sens politique du terme délimitant un pays, et par l'absence de conquête territoriale. C'est un espace de cohabitation, marqué par des déplacements fréquents, mais distinguant clairement des zones occupées par les différentes populations. À l'intérieur du même espace, celles-ci entretiennent des rapports différents selon le degré de proximité ou d'éloignement socioculturels ; cette donnée fait ainsi partie de la représentation d'un espace pluriculturel, partagé en fonction du degré de proximité, ouvert sur l'extérieur, mais segmenté en fonction des différences culturelles qui sont posées en termes de compatibilité ou non. La frontière, inexistante sur le plan territorial pour délimiter l'extérieur, joue à l'intérieur d'un territoire vaste le rôle de régulateur de proximité et de

distance culturelles, aménageant par ailleurs des transitions, mais aussi des ruptures entre les espaces aussi bien physiques que psychologiques. Ceci constitue une représentation culturelle de la notion de frontière attestée dans et par les contes du répertoire.

Vers une approche théorique de l'espace

- 29 Le travail sur le fonctionnement des indices spatiaux tel que j'ai essayé de le définir se situe dans une perspective sémiotique¹⁸ et implique l'option d'accorder radicalement la priorité au texte – du moins dans un premier temps. La démarche consiste non pas à partir d'un modèle prédéfini, qu'il soit théorique, thématique ou contextuel, qu'on appliquerait aux textes – avec l'objectif implicite de trouver le modèle confirmé par les textes –, mais à les observer sur plusieurs plans : ethnolinguistique, paradigmatique et syntagmatique, afin de dégager les catégories structurantes opérant dans les textes. Pour cerner les marqueurs spatiaux, il est indispensable d'établir des liens entre les faits isolés, de dégager les différents niveaux du texte, de s'interroger sur les éléments de sens qu'ils apportent, ainsi que sur l'articulation entre ces niveaux et le texte pris en compte globalement. Dans cette perspective, l'espace est un niveau constitutif du texte, mais il a une relative autonomie et forme un niveau porteur de sens dans le corpus : dans aucun des contes, le fleuve n'est caractérisé comme étant une « frontière », mais dans le répertoire, il devient l'un des éléments constitutifs de cette notion.
- 30 Cette démarche n'écarte pas le contexte de l'analyse. Au contraire, ayant relevé les indices spatiaux, il devient possible dans un deuxième temps de déterminer la catégorie à laquelle ils appartiennent, de les situer sur le plan syntagmatique, d'identifier le contexte référentiel auquel ils renvoient et d'étudier les procédés selon lesquels le niveau du hors-texte trouve son inscription dans le texte. L'analyse permet ainsi de dégager les différents plans d'un texte selon des critères objectifs et observables. Dans le cas qui nous intéresse ici, on peut effectivement montrer que, tout en constituant un niveau relativement autonome, l'espace est en même temps tributaire de l'histoire racontée et du contexte dans lequel celle-ci se situe. L'interaction entre le niveau de l'espace, le texte dans sa globalité et le contexte de production devient ainsi accessible. Quant à la situation d'énonciation, elle est identifiable, entre autres, par des indices qui y renvoient explicitement, notamment des déictiques (« un arbre grand comme celui-ci », « il a marché comme d'ici à Maroua »), par l'apostrophe du destinataire privilégié (« tu entends », « tu comprends », « je dis cette histoire pour toi ») ou par l'implication explicite de l'énonciateur¹⁹ (« j'ai entendu cette histoire »). Enfin, l'espace de la performance, lui-même porteur de sens, peut être appréhendé à travers l'observation comparative de son occupation par le public et l'énonciateur en fonction des genres littéraires (Derive, sous presse).
- 31 En distinguant les niveaux du texte et en étudiant l'articulation entre eux, cette démarche se différencie clairement de l'approche structurale : partant de l'idée d'une bipartition des données spatiales en « espace socialisé » et « espace sauvage », celle-ci aura tendance à percevoir les faits narrés qui se déroulent en brousse comme relevant du domaine non socialisé et à les expliquer en fonction de ce paramètre. Quant à l'approche thématique, intéressée prioritairement par le contenu, par l'histoire racontée, elle sera peu réceptive à l'espace qui, effectivement, ne se présente pas comme un « thème » dans les contes.

- 32 Or, l'étude des indices spatiaux permet d'identifier ces formes et de les situer sur l'axe syntagmatique, dans des contextes narratifs précis et multiples. Ces occurrences contextualisées sont justement la raison pour laquelle un même indice spatial peut devenir polysémique. Dans cette perspective, on perçoit la polysémie non pas comme quelque chose d'anarchique réunissant des éléments sémantiques divergents, à l'exemple du fleuve qui est à la fois lieu de rencontre et de séparation, mais comme une conséquence de la multiplicité des contextes narratifs. Ces derniers étant illimités dans l'absolu, et délimités dans un répertoire par les textes qui le constituent, la polysémie des marqueurs spatiaux se présente logiquement comme un champ relativement ouvert : plus il y a de « contes à rivière », pour reprendre cet exemple, plus on a des chances de trouver des constellations et des facettes sémantiques nouvelles.
- 33 Une telle compréhension relativise la conception patrimoniale de la transmission anonyme et son corollaire, l'idée du sens comme quelque chose de statique et d'invariant alors que, justement, on peut montrer de manière précise que le sens est contextualisé. En même temps, on ne peut plus concevoir un corpus de contes comme l'expression représentative d'une culture, car, tout en étant inscrits dans une culture donnée, les textes sont largement tributaires des contextes multiples dans lesquels ils sont énoncés. D'où l'importance d'accorder une attention accrue à la notion de contexte et d'en déterminer avec précision tous les niveaux.
- 34 Pour conclure, je voudrais revenir sur trois aspects déjà évoqués, non pas pour proposer une réponse, mais pour tenter d'approfondir les questions soulevées.
- 35 Après avoir établi les différents niveaux des indices spatiaux, s'est posée la question de savoir selon quels procédés agit la polysémie : comment fonctionnent ces indices au niveau du conte, comment s'organise la polysémie pour faire sens et quelle est précisément la nature des liens entre les indices spatiaux ? S'agit-il d'une juxtaposition et/ou d'une complémentarité ? D'un fonctionnement métonymique, par exemple l'évocation de l'histoire d'une communauté à travers celle d'un lieu²⁰ ? Ou plutôt de l'établissement de hiérarchies selon un schéma taxinomique ?
- 36 D'après ma lecture des données définissant la notion de « frontière », la polysémie intervient dans l'élaboration de représentations culturelles complexes qui dépasse le simple assemblage, la juxtaposition d'éléments sémantiques hétéroclites. Si on adoptait cette perspective, on devrait justement se contenter de constater que la notion réunit de manière concomitante et non motivée des éléments contraires (par exemple l'idée de séparation et de rencontre). En revanche, je ne dispose pas, pour l'instant, d'outils me permettant de voir si la notion est construite en fonction d'une hiérarchisation des données. Selon mon intuition, elle se constitue plutôt dans un réseau d'indices à détermination réciproque et dépendant du contexte, dans un jeu complexe entre les occurrences concrètes attestées dans le texte pris individuellement, et la structuration de la notion à un niveau plus abstrait et non explicité dans le répertoire. Il faudra vérifier cette hypothèse et analyser notamment les autres genres littéraires de ce point de vue : plusieurs contributions du tome n° 79/II du *Journal des Africanistes* (sous presse) portant sur les représentations de l'espace en littérature orale africaine mettent en évidence une structuration différente de l'espace selon les genres littéraires ; par ailleurs, ceci définit l'appartenance d'un texte à un genre donné comme l'un des éléments constitutifs du contexte.

- 37 Une deuxième question s'était posée à propos de la frontière : comment se situe la notion élaborée dans les textes – dont l'un des éléments fondateurs est la perméabilité – par rapport à sa définition dans la réalité sociale ? La conception élaborée dans la littérature agit-elle sur la pensée au niveau social ? Il est certain que la définition de la notion de « frontière » dans le sens de sa perméabilité, voire de son inexistence trouve un écho non seulement dans la conception de l'espace par un peuple à l'origine nomade, mais également en Afrique précoloniale de manière plus générale : les géographes, les historiens, les anthropologues l'ont suffisamment souligné. Ainsi, la vision exprimée dans les contes de Goggo Addi n'est-elle pas contradictoire avec la pratique des Peuls, nomades, ayant vécu dans un espace ouvert, sans frontières territoriales²¹. Par ailleurs, cette conception consensuelle étant partagée au-delà du cadre culturel dans lequel elle est énoncée, il s'agit d'une représentation transculturelle. Sans pouvoir déterminer l'impact du littéraire sur le social, on peut cependant souligner que la convergence vers une même conception indique le haut degré de cohérence entre ces deux niveaux. Ici, le littéraire n'est pas en conflit avec la pratique sociale, ce qui n'est pas le cas dans tous les domaines.
- 38 Une troisième interrogation portait sur l'observation que de nombreux indices spatiaux passent inaperçus. En fait, on ne se rend pas forcément compte de leur présence. Des représentations complexes se construisent par conséquent à l'insu du public et contribuent ainsi à l'efficacité redoutable de ce fonctionnement. Pour l'illustrer, je reviendrai une dernière fois sur l'exemple du fleuve : comme nous l'avons vu, il peut être lieu de rencontre entre personnages masculins et féminins, l'enjeu étant toujours le « mariage ». Or, par ailleurs et quel que soit l'espace, une simple relation d'amitié entre un personnage féminin et un personnage masculin n'est attestée nulle part dans le répertoire, ce qui aboutit à la déduction et à la généralisation suivante : une relation homme-femme en dehors du mariage n'est pas envisageable dans les contes de Goggo Addi ; lorsqu'un homme et une femme se rencontrent, l'enjeu est la sexualité. Les contes construisent ainsi une normalité, une attente auprès du public : si un personnage masculin et un personnage féminin se rencontrent, l'attente préconstruite par les textes agit et l'auditeur s'attend à ce que l'enjeu soit celui qu'il connaît.
- 39 Du point de vue du fonctionnement des contes, on voit bien qu'il dépasse la simple valeur pédagogique, didactique, qu'on leur accorde bien souvent. Celle-ci existe, certes : la morale peut être explicitée dans le sens de « on ne doit pas voler », « la fille ne doit pas choisir elle-même son mari ». Cependant, ce fonctionnement est bien plus complexe et d'autant plus efficace que l'on ne remarque pas les constructions implicites de ce type ; on est imprégné de ces raisonnements qu'il est bien plus difficile de réfuter que « la morale de l'histoire ». On atteint ici une dimension idéologiquement puissante et autrement plus normative que « la morale » ou « le message », car elle agit, pourrait-on dire, au niveau inconscient, en construisant des raisonnements qui ne sont pas perçus comme tels, mais qui apparaissent comme des évidences. Pour ce qui concerne la défense des valeurs culturelles et idéologiques, dans cette situation, il n'est pas nécessaire d'instaurer une instance politico-religieuse pour défendre l'idée qu'il faut séparer les hommes et les femmes dans la vie sociale.
- 40 Du point de vue cognitif, sans être spécialiste du domaine, je formulerai l'hypothèse suivante : ce ne sont pas seulement le contenu et le message explicite des contes qui sont formateurs de modèles de pensées, mais également – et peut-être surtout – la façon de construire les représentations culturelles à travers la convergence d'indices

imperceptibles au niveau de la simple écoute. Ceci constitue un haut degré d'efficacité du littéraire dans l'élaboration de la pensée et de l'imaginaire collectifs. Et l'un des moyens d'analyser ce niveau est de relever les indices – qu'ils concernent l'espace, le temps, les personnages, etc. –, d'établir les liens entre eux et d'étudier leur fonctionnement en les situant par rapport au contexte et au genre auquel ils appartiennent²².

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston, 1998, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF (1re éd., 1957).
- BAUMGARDT, Ursula, 1985, *Le Cercle des Tropiques* d'Alioum Fantouré : texte et contexte, Thèse de 3^e cycle sous la direction de Cl. Abastado, Université de Nanterre, U.E.R. des Lettres et Sciences Humaines, 25 juin 1985, 335 p., photocopié.
- BAUMGARDT, Ursula, 1998, Voyages à travers la littérature peule, in R. Fonkua (éd.), *Les discours de voyages*, Paris, Karthala, p. 243-253.
- BAUMGARDT, Ursula, 2000, *Une conteuse peule et son répertoire. Goggo Addi de Garoua (Nord- Cameroun)*, Paris, Karthala.
- BAUMGARDT, Ursula, 2003a, Représentations de l'espace dans la littérature orale, in Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal (dir.), *Littérature et espaces*, Limoges, PULIM, p. 499-506.
- BAUMGARDT, Ursula, 2003b, Mobilité spatiale et contacts culturels à travers les contes peuls du Nord-Cameroun, XIII^e colloque international du réseau Méga-Tchad, *Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du Lac Tchad*, Maroua, (Cameroun), 31 oct.-3 nov.
- BAUMGARDT, Ursula, 2005, La parole comme engagement : l'exemple d'un répertoire de contes peuls du Cameroun, in Ursula Baumgardt, Françoise Ugochukwu, *Approches littéraires de l'oralité africaine*, Paris, Karthala, p. 17-42.
- BAUMGARDT, Ursula, 2008, La performance, in Ursula Baumgardt et Jean Derive (dir.), *Littératures orales africaines. Perspectives théoriques et méthodologiques*, Paris, Karthala, p. 47-73.
- BAUMGARDT, Ursula et ROULON-DOKO, Paulette (dir.), 2009, L'expression de l'espace dans les langues africaines, *Journal des Africanistes*, t. 79/I.
- BAUMGARDT, Ursula et ROULON-DOKO, Paulette (dir.), Sous presse Représentations de l'espace en littérature orale, *Journal des Africanistes*, t. 79/II.
- BAUMGARDT, Ursula et BOURLET, Mélanie, De la référentialisation spatiale en littérature orale : l'exemple des contes peuls du Cameroun et du Sénégal, in Ursula Baumgardt et Paulette Roulon-Doko (dir.), Représentations de l'espace en littérature orale, *Journal des Africanistes*, t. 79/II.
- BOUVET, Rachel, 2006, Pages de sable – Essai sur l'imaginaire du Désert, Montréal, XYZ Éditions.
- Cahiers de littérature orale*, 1996, « Autres mondes », n° 39-40.
- DAUPHIN-TINTURIER, Anne-Marie, DERIVE, Jean (dir.), 2005, *Oralité africaine et création*, Paris, Karthala.

- DEGORCE, Alice, 2010, Les espaces des morts dans les chants funéraires moose (Burkina Faso), in Ursula Baumgardt et Paulette Roulon-Doko (dir.), *Journal des Africanistes*, Représentations de l'espace en littérature orale, t. 79/II.
- DERIVE, Jean, 2008, Enjeux disciplinaires et méthodologiques des travaux sur les littératures orales africaines : esquisse d'une évolution, in Ursula Baumgardt et Jean Derive (dir.), *Littératures orales africaines. Perspectives théoriques et méthodologiques*, Paris, Karthala, p. 363-382.
- DERIVE, Jean, 2010, Typologie et fonctions de quelques genres oraux du Manding à l'aune du critère de la spatialité, in Ursula Baumgardt et Paulette Roulon-Doko (dir.), *Journal des Africanistes*, Représentations de l'espace en littérature orale, t. 79/II.
- DIALLO, Issa, 2006, L'espace en fulfulde : l'expression linguistique de la localisation et de la direction, <http://www.sudlangues.sn/IMG/pdf/doc-133.pdf> Revue électronique internationale publiée par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Cheikh Anta Diop Dakar (Sénégal), n° 6.
- DULUCQ, Sophie, SOUBIAS, Pierre (éds), 2004, *L'Espace et ses représentations en Afrique subsaharienne. Approches pluridisciplinaires*, Paris, Karthala.
- GARNIER Xavier, ZOBERMAN, Pierre (dir.), 2006, *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?* Vincennes, Presses universitaires de Vincennes.
- GÖRÖG-KARADY, Veronika, SEYDOU, Christiane (dir.), 2001, *La Fille difficile. Un conte-type africain*, Paris, CNRS Éditions.
- HALLAQ, Boutros, OSTLE, Robin, WILD, Stefan (dir.), 2002, *La poétique de l'espace dans la littérature arabe moderne*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- IRIKO, Félix Abiola, 1996, *L'Homme et les termitières en Afrique*, Paris, Karthala.
- NAÏM, Samia (dir.), 2006, *La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*, Leuven-Paris, Peeters.
- PARAVY, Florence, 1999, *L'espace dans le roman africain francophone africain (1970-1990)*, Paris, L'Harmattan.
- ROBERT, Stéphane, 2006, Deictic space in Wolof, discourse, syntax and the importance of absence, in S. Robert & M. Hickmann, *Space in languages: linguistic systems and cognitive categories*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, pp. 155-174.
- ROBERT, Stéphane, HICKMANN, M., 2006, *Space in languages: linguistic systems and cognitive categories*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- TOURNEUX, Henry, DAÏROU, Yaya, 1998, *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature*, Paris, Karthala.
- VION-DURY, Juliette, GRASSIN, Jean-Marie, WESTPHAL, Bertrand (dir.), 2003, *Littérature et espaces*, Limoges, PULIM.

NOTES

1. Les actes du congrès ont été édités en 2003 sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal. On citera parmi les thèmes abordés lors de ce congrès :
– « La perception de l'espace de l'autre, à travers les Balkans, vue par l'Europe de l'Ouest » qui aborde la question du déplacement progressif des frontières ;

- « Littérature médiévale : polytexte et espaces textuels constitués à travers différents manuscrits » : les manuscrits médiévaux considérés comme des espaces successifs ;

- « Identification de la littérature par rapport à l'espace national et par rapport à la diaspora ».

2. Entre 2002 et 2005, deux opérations de recherche du LLACAN ont porté sur l'analyse de l'espace, l'une en ethnolinguistique, dirigée par Paulette Roulon-Doko, et la deuxième en littérature orale africaine sous ma direction ; les articles portant sur l'ethnolinguistique ont été publiés dans le tome 79/I (2009) du *Journal des Africanistes* intitulé « L'expression de l'espace dans les langues africaines » ; les contributions sur la littérature orale paraîtront en 2010 dans le tome 79/II. Je me réfère à ces travaux dans leur ensemble ; ils constituent une base indispensable à une réflexion sur l'espace en littérature orale à visée méthodologique et théorique.

Le séminaire « Sémiotique de la littérature orale » que j'assure à l'INALCO aborde également, entre autres, l'analyse de l'espace en littérature orale. Par ailleurs, j'ai étudié la question de plusieurs points de vue : le voyage comme moyen d'intégrer des espaces nouveaux dans les genres narratifs (1998), la représentation de l'espace en littérature orale (2003a), et le rapport entre mobilité spatiale et contacts culturels (2003b).

3. Ceci ne signifie cependant pas que la description est inexistante. Elle peut fonctionner comme un signal narratif fort, annonçant un événement important et une bifurcation de l'action, comme un « clignotant narratif » attirant l'attention sur ce changement.

4. Les deux notions sont liées, ne serait-ce qu'au niveau des localisateurs spatio- temporels communs : Baawo en peut signifier aussi bien « dos, derrière » que « après » ; yeeso : « face, devant » et « plus tard ».

On peut se reporter pour cette problématique à l'ouvrage collectif *La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistiques et anthropologiques* paru en 2006 sous la direction de Samia Naïm. Quant à l'analyse de cette question en littérature orale, elle est traitée par Jean Derive dans ce volume.

5. Il s'agit de l'analyse de l'espace romanesque dans *Le Cercle des Tropiques* du Guinéen Alioum Fantouré.

6. Ma thèse, soutenue en 1994 et publiée en 2000, comprend un chapitre sur l'espace dans les contes du répertoire de Goggo Addi.

7. Des personnages-types ou des noms de personnages peuvent remplir cette fonction : Araignée, parfois nommée Ananse, situe un texte dans la zone culturelle akan (Ghana) ; Soundjata, héros épique fondateur d'Empire, au Mali.

8. Ce conte-type illustre le destin d'une fille qui veut choisir elle-même son mari ; elle est très souvent punie (Görög-Karady et Seydou, 2001).

9. J'utilise « paradigme » dans le sens d'une classe de termes pouvant occuper une même place dans la chaîne syntagmatique : par exemple, le mari non humain dans le conte-type de la « Fille difficile » que j'ai évoqué dans la note 8 peut être serpent, lion ou roseau, etc. Quant à la « chaîne syntagmatique », elle correspond à l'axe de l'énoncé (phrase ou discours) ; elle permet de cerner la distribution du même ou de différents éléments d'un paradigme et de déterminer ainsi son contexte d'occurrence. Je me suis référée de manière explicite à l'approche paradigmatique et syntagmatique dans mon article « La parole comme engagement » (2005).

10. Elle est traversée par des caravanes [5, 11], elle offre des pâturages aux troupeaux [6, 12], elle est un lieu de chasse au gibier [3, 8] et de ramassage de bois mort [26], et elle donne la possibilité de cultiver et d'entretenir des champs [66]. Elle est plus ou moins hostile et peut provoquer faim et soif [14].

11. Pour être complète et pour étayer l'hypothèse du lien entre « prendre une décision importante » et « franchir une frontière », l'analyse devrait retenir également des situations dans lesquelles des personnages prennent des décisions importantes dans un autre espace que fluvial ; ce n'est pas l'objet de cet article

12. J'utilise le terme de « s'assembler à », mais en fait, le type de relation entre les sèmes n'est pas clairement établi et pose problème.
13. Abiola Félix Iriko (1996, 9) cite, entre autres, la fabrication d'ustensiles avec de l'argile provenant de termitières. Il précise que « Les Diola considèrent la termitière comme la maison du couple humain primordial » et que « Chez les Kotoko du Tchad, l'œuf primordial ayant été cassé, sa moitié inférieure consiste en une termitière où le jaune de l'œuf est incarné dans la reine des termites. » Voir également Tourneux et Daïrou (1998).
14. L'exemple de l'appartenance des contes de Goggo Addi à une aire culturelle donnée, en l'occurrence le Nord-Cameroun.
15. Voir pour cette question, Baumgardt et Bourlet (sous presse).
16. Je ne mentionnerai que *La Fille difficile*, ouvrage déjà cité (voir note 8).
17. En contexte de néoralité, les exemples commencent à être plus fréquents ; voir, entre autres, plusieurs contributions dans Dauphin-Tinturier et Derive (2005).
18. J'utilise « perspective sémiotique » dans un sens large, pour désigner la démarche qui cherche à comprendre quelles sont les relations entre les indices spatiaux, comment se construit le sens entre les plans de l'énoncé, l'énonciation et le contexte.
19. Après l'espace (2002-2005) et l'altérité (2006-2009), l'opération de recherche du LLACAN sur la littérature orale portera à partir de 2010 sur la problématique de l'énonciateur.
20. Alice Degorce (sous presse) souligne ce fonctionnement métonymique à propos des chants funéraires moose (Burkina Faso) : les chants évoquent le lieu d'habitation du doyen décédé ; ce lieu étant lié aux ancêtres, et le doyen étant descendant des premiers occupants du territoire, l'évocation du lieu équivaut à l'évocation de l'histoire de la communauté ; le fonctionnement métonymique n'est possible que si les auditeurs partagent ce savoir commun ; si la chaîne de transmission du savoir est rompue, le lieu évoqué devient anecdotique et peut être remplacé par n'importe quel autre lieu.
21. Cependant, ceci ne signifie pas que les Peuls ne connaîtraient pas la notion de frontière territoriale.
22. L'influence de l'appartenance à un genre littéraire donné sur la structuration de l'espace est analysée, entre autres, dans les articles à paraître dans le *Journal des Africanistes* : M.-R. Abomo-Maurin et A. Ondo : le Mvet (épopée attestée au Cameroun et au Gabon) ; M. Vanhove et M. Tahir : les genres à « parole vide » et à « parole signifiante » de la littérature bédja (Soudan) ; J. Derive et C. Seydou : plusieurs genres de la littérature mandingue et peule ; S. Bornand : les chroniques historiques zarma (Niger) ; A. Degorce : les chants funéraires moose (Burkina Faso) ; A. Kedzierska : la poésie des chasseurs bambara ; N. S. Touré : les « récits pour rire » en wolof.

RÉSUMÉS

Le travail présenté ici n'a pas pour but d'analyser un espace dans une littérature donnée, mais de réfléchir aux façons dont se construit l'espace en littérature orale en partant de l'analyse d'un répertoire de contes peuls. Dans un premier temps, il s'agit de déterminer les différents niveaux du texte où se manifestent les indicateurs d'espace. Après le repérage des indices, l'interrogation porte dans un deuxième temps sur leur fonctionnement, tant au niveau de la construction des représentations culturelles que de la polysémie. Les indices spatiaux relevant souvent de

l'imperceptible, la réflexion s'oriente par la suite vers l'analyse d'exemples précis, notamment la notion de « frontière », pour problématiser l'impact de ce niveau textuel.

Based on the analysis of a repertoire of Fulani tales, the author reflects on the manner in which space is structured in oral literature. She first establishes where spatial indicators manifest themselves at different levels of the text. Once the indicators are identified, the author analyzes how they function in terms of both polysemy and the construction of cultural representations. Since spatial indicators are often imperceptible, she then analyzes specific examples, especially the notion of "frontier", in order to problematize the impact of this textual level.

INDEX

Thèmes : anthropologie (Afrique)

Mots-clés : espace en littérature orale, répertoire de contes, notion de frontière, représentations culturelles, polysémie, cognition, corpus

Keywords : Space in Oral Literature, Repertoire of Tales, Notion of Frontier, Cultural Representations, Polysemy, Fulani, Anthropology, Cameroon

Index géographique : Cameroun

Population : Peuls